*Histoire des hommes illustres*, de 1696 à 1700, en 2 tomes gr. in-folio, avait fait graver les portraits de tous les hommes célèbres du XVIIe siècle et rassemblé beaucoup de documents sur eux. C'est à l'aide de ces matériaux qu'il composa ses *Eloges*, qui sont au nombre de cent. L'auteur y célèbre les hommes les plus distingués dans l'Eglise, dans les armes, dans les sciences, dans le droit et dans la littérature. Corneille et Condé, Turenne et Racine, Pascal et Sully, Colbert et Descartes, Molière et le maréchal de Luxembourg, La Fontaine et Quinault, le président de Lamoignon et Duquesne, pour citer d'abord les plus illustres, sont étudiés avec soin par Charles Perrault. Nous y trouvons ensuite Du Cange, si justement fameux par son *Glossaire;* Joseph Scaliger, par son érudition profonde; les deux frères Pithou; le président de Thou, immortel par son *Histoire;* le P. Mersenne, ami de Descartes; Gassendi, grand philosophe; Lulli, Mansard, Lebrun, grands artistes; Claude Perrault, anatomiste de renom; La Quintinie, qui commença par plaider avec éloquence et qui finit par instruire l'Europe sur le jardinage; Mignard, dont les parents voulurent faire un médecin et dont la nature fit un peintre; Poussin, le plus grand peintre de l'école française; Lesueur, qui vient immédiatement après Poussin; Sarrazin, qui fut à la fois sculpteur et peintre et eut la gloire de créer Girardon; Varin, qui perfectionna supérieurement l'art des médailles; l'immortel Callot, un des plus grands graveurs et caricaturistes.

Charles Perrault a fait encore d'autres *Eloges;* mais, comme ils se rapportent à des auteurs dont le nom est presque complétement oublié, nous n'en ferons aucune mention.

Les *Eloges* de Charles Perrault sont écrits avec sévérité, presque sans ornement. Chacun d'eux n'est qu'une notice, qui contient les faits avec les dates, sans réflexions et sans commentaires ou à peu près. Leur mérite tient à la justesse et à la multitude des connaissances de l'auteur.

Quand ces *Eloges* parurent, quelques personnes trouvèrent mauvais qu'on eût déshonoré les cardinaux et les princes jusqu'à les mettre à côté de simples philosophes et de simples artistes. On était encore à ce temps où le mérite réel et la supériorité intellectuelle paraissent infiniment au-dessous d'un titre nobiliaire et de la supériorité de fortune. On oubliait qu'après la mort toutes les distinctions s'évanouissent, et qu'il ne reste plus que le souvenir des talents ou du génie. Charles-Quint ramassa un jour le pinceau du Titien, et ses courtisans s'en étonnaient : « Je puis, leur dit-il, faire en un moment vingt hommes plus grands que vous. Dieu seul peut faire un homme tel que le Titien. »

Plusieurs ennemis d'Arnauld et de Pascal avaient fait exclure ces deux grands hommes de la série des *Eloges* de Charles Perrault; mais le public n'aime ni les tyrans d'autorité, ni les tyrans d'opinion, et on rétablit les *Eloges* d'Arnauld et de Pascal dans une nouvelle édition du livre.

Chaque notice est accompagnée d'un portrait. Il y a, de plus, au premier volume un frontispice, gravé par Gérard Edelinck, où se trouve la statue équestre de Louis XIV. On trouve aussi après le titre imprimé et la préface un portrait de Charles Perrault, également gravé par Gérard Edelinck. Dans le nombre des portraits, quarante-sept seulement sont de ce célèbre graveur, la plupart des autres sont de Lubin.

**Éloges des académiciens de l'Académie royale des sciences**, par Fontenelle. Fontenelle fut nommé, en 1699, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, et c'est à ce titre que, pendant quarante-deux années, il prononça les *Eloges* académiques dont nous allons parler. Ces discours sont d'un grand savant et d'un grand écrivain. On y rencontre peut-être à un plus haut degré que dans les autres ouvrages de Fontenelle la finesse, la discrétion, l'esprit et la clarté, sans préjudice d'une compétence universelle dans toutes les matières de mathématiques, de physique, d'histoire naturelle et de philosophie. L'auteur s'y montre également moraliste consommé et y fait preuve d'une grande connaissance des hommes. Il loue d'autant mieux qu'à peine il semble louer. Il peint l'homme et l'académicien. Si ses portraits sont quelquefois un peu flattés, ils sont toujours assez ressemblants. Fontenelle ne flatte qu'en adoucissant les défauts, non en donnant des qualités qu'on n'avait pas, ni même en exagérant celles qu'on avait. De temps à autre il est trop familier, affecte ici de montrer en petit les grandes choses et là de relever des détails puérils. On peut aussi lui reprocher quelque raffinement; mais hâtons-nous de dire que tous ces défauts disparaissent devant la beauté et le charme de l'ensemble.

Voici, dans l'ordre chronologique, les noms des académiciens dont l'éloge fut prononcé par Fontenelle dans les séances de l'Académie : Bourdelin, Tauvry, Tuillier, Viviani, le marquis de L'Hôpital, Bernouilli, Amontons, Duhamel, Régis, Vauban, l'abbé Gallois, Dodart, Tournefort, Ischirnaus, Poupart, Chazelles, Guglielmini, Carré, Berger, Cassini, Blondin, Poli, Morin, Lemery, Homberg, Malebranche, Sauveur, Parent, Leibnitz, Ozanam, de La Hire, La Faye, Fagon, l'abbé de Louvois, de Montmort, Rolle, Renau, marquis de Dangeau, l'abbé des Billettes, d'Argenson, Couplet, Méry, Varignon, le czar Pierre Ier, Liltre, Hartsocker, Delisse, Malezieu, Newton, le P. Reyneau, le maréchal de Tallard, Sébastien Truchet, Bianchini, Maraldi, Valincourt, du Verny, le comte Marsigli, Geoffroy, Ruysch, le président de Maisons, Chirac, le chevalier de Louville, Lagny, Ressons, Saurin, Boerhaave, Manfredi, Dufay, Perrault, Mme la marquise de Lambert.

Beaucoup de ces personnages sont aujourd'hui inconnus, un plus grand nombre ne vit que dans la pensée des érudits et des savants, et une douzaine seulement sont demeurés glorieux et universellement admirés. Nous allons choisir dans les *Eloges* de ces derniers les passages dans lesquels Fontenelle, arrêtant son récit biographique, apprécie et réfléchit. C'est par ces appréciations et ces réflexions, si sensées et si spirituelles, que brillent surtout les *Eloges* de Fontenelle.

Ainsi, à propos du marquis de L'Hôpital, il nous dira : « Il n'allait pas seulement à la vérité, quelque cachée qu'elle fût; il y allait par le chemin le plus court. Une espèce de fatalité veut qu'en tout genre les méthodes ou les idées les plus naturelles ne soient pas celles qui se présentent le plus naturellement. On se met presque toujours en grands frais pour les recherches qu'on a entreprises, et il y a peu de génies heureusement avares qui n'y fassent que la dépense absolument nécessaire. Ce n'est pas qu'il ne faille de la richesse et de l'abondance pour fournir aux dépenses inutiles; mais il y a plus d'art à les éviter et même plus de véritable richesse. »

La fin de son *Eloge* de Lemery est ingénieuse entre toutes : « C'était, dit-il, un homme d'un travail continu; il ne connaissait que la chambre de ses malades, son cabinet, son laboratoire, l'Académie, et il a bien fait voir que qui ne perd pas de temps en a beaucoup. Il était bon ami; il a toujours vécu avec Régis dans une liaison étroite qui n'a souffert nulle altération : la même probité et la même simplicité de mœurs les unissaient. Nous sommes presque las de relever ce mérite dans ceux dont nous avons à parler. C'est une louange qui appartient assez généralement à cette espèce particulière et peu nombreuse de gens que le commerce des sciences éloigne de celui des hommes. »

Des réflexions non moins fines terminent l'*Eloge* du chimiste Homberg : « Jamais on n'a eu de mœurs plus douces ni plus sociables; il était même homme de plaisir; car c'est un mérite de l'être, pourvu qu'on soit en même temps quelque chose d'opposé. Une philosophie saine et paisible le disposait à recevoir sans trouble les différents événements de la vie et le rendait incapable de ces agitations dont on a, quand on veut, tant de sujets. A cette tranquillité d'âme tiennent nécessairement la probité et la droiture : on est hors du tumulte des passions; et quiconque a le loisir de penser ne voit rien de mieux à faire que d'être vertueux. » Cette péroraison est un modèle de bonne et raisonnable philosophie, une excellente leçon de morale et une charmante boutade.

Son *Eloge* de Leibnitz est plein de traits admirables : « Cette facilité de se communiquer le faisait aimer de tout le monde. Un savant illustre qui est populaire et familier, c'est presque un prince qui le serait aussi : le prince a pourtant beaucoup d'avantages. » « Il était d'une humeur gaie, et à quoi servirait, sans cela, d'être philosophe? »

Cette appréciation du livre de Malebranche, sur la *Recherche de la vérité*, vaut aussi la peine d'être citée, tant elle est vraie, leste et originale : « Il règne en cet ouvrage un grand art de mettre des idées abstraites dans leur jour, de les lier ensemble, de les fortifier par leur liaison. Il s'y trouve même un mélange adroit de quantité de choses moins abstraites qui, étant facilement entendues, encouragent le lecteur à s'appliquer aux autres, le flattent de pouvoir tout entendre, et peut-être lui persuadent qu'il entend tout à peu près. La diction, outre qu'elle est pure et châtiée, a toute la dignité que les matières demandent et toute la grâce qu'elles peuvent souffrir. Ce n'est pas qu'il eût apporté aucun soin à cultiver les talents de l'imagination; au contraire, il s'est toujours fort attaché à les décrier; mais il en avait naturellement une fort noble et fort vive, qui travaillait pour un ingrat malgré lui-même et qui ordonnait la raison en se cachant d'elle. »

Ecoutez enfin ces maximes, dans l'*Eloge* de Fagon : « Il a toujours souffert ses longues et cruelles infirmités avec tout le courage d'un sage physicien, qui sait à quoi la machine du corps humain est sujette, qui pardonne à la nature. » Dans l'*Eloge* de Boerhaave : « Ordinairement, les hommes ont une fortune proportionnée non à leurs vastes et insatiables désirs, mais à leur médiocre mérite. Boerhaave en eut une proportionnée à son grand mérite et non à ses désirs très-modérés. » Dans l'*Eloge* de Ch. Perrault : « Il ne tirait aucune vanité de ce qui en donnait beaucoup à d'autres... Quand on a bien du mérite, c'en est le comble que d'être fait comme les autres. »

**Éloges historiques**, par Louis. Ces *Eloges* ont été lus dans les séances publiques de l'Académie royale de chirurgie, de 1750 à 1792, et recueillis et réunis pour la première fois par Dubois, d'Amiens, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, qui les a publiés, en 1859, en 1 vol. in-8°, chez J.-B. Baillière.

Ces *Eloges* sont au nombre de trente. Voici leurs titres : J.-L. Petit, Bassuel, Malaval, Verdier, Rœderer, Molinelli, Bertrandi, Foubert, Lecat, Ledran, Pibrac, Bersomont, Morand, Van Swieten, Quesnay, Haller, Flurent, Willuis, Lamartinière, Houstet, Lafaye, Bordenave, David, Faure, Caqué, Fagner, Camper, Havin, Pipelet. Chose étonnante, ces *Eloges* éveillèrent tellement de jalousies et de susceptibilités, qu'il ne fut pas permis à leur auteur de les publier dans les *Mémoires* de la savante compagnie devant laquelle ils furent prononcés. Pourtant, à la même époque, Thomas et d'Alembert enseignaient que les éloges ne doivent point être abaissés à d'indignes panégyriques. De si éminents témoignages auraient dû soutenir et rassurer le célèbre secrétaire perpétuel et le défendre contre des coteries envieuses et jalouses; mais il n'en fut rien. Pour avoir osé dire dans ses notices quelques vérités, il fut l'objet des attaques les plus violentes, abreuvé des chagrins les plus amers. Ces biographies, si sages et si modérées, qui semblaient ne devoir lui concilier que des félicitations, des remercîments et des amitiés, ne furent pour lui qu'une source de déboires et de persécutions. L'*Eloge* de Lecat eut surtout le privilége de soulever les chirurgiens de l'époque. En voici le début : « S'il est juste de rendre après leur mort aux membres des compagnies savantes le tribut de louanges qu'exige la célébrité dont ils ont joui, il est quelquefois très-embarrassant pour celui qui, par devoir, est chargé de payer ce tribut, de satisfaire également aux égards que méritent la compagnie, le public et la vérité. Ce sont des intérêts différents, assez difficiles à ménager, lorsque de temps en temps on les trouve opposés les uns aux autres. On ne doit pas perdre de vue que les *Eloges* de nos confrères sont destinés à faire partie de l'histoire de l'Académie, laquelle histoire doit être lue dans des temps éloignés, où l'amitié et toutes les considérations qui préviennent diversement les contemporains n'auront plus la même influence. » Ce passage si fin indique bien la nature des difficultés que Louis rencontra et marque l'honnêteté de son talent.

Les premiers essais, les *Eloges* de Petit, de Bassuel, de Malaval et de Verdier, présentent un style clair et précis, simple, mais toujours noble et soutenu; ceux qu'il composa depuis ont plus d'élégance, sont plus fortement pensés et contiennent plus de philosophie, c'est-à-dire de conceptions élevées. Ils ne présentent ni éclat ni éloquence, sont peut-être même par trop ternes; mais c'est un défaut peu habituel aux panégyristes, qui tombent d'habitude dans l'emphase, c'est-à-dire dans l'excès contraire.

Dubois, d'Amiens, qui a publié les *Eloges* de Louis d'après les manuscrits, y a trouvé des corrections marginales et des surcharges de deux sortes. Les unes, qui ne portent que sur le style ont été maintenues et respectées. Les autres sont des suppressions demandées par les familles et que Louis avait accordées dans un premier mouvement. Dubois, d'Amiens, a rétabli les passages supprimés : « Evidemment, dit l'éditeur, ces passages avaient été lus en séance publique, et l'Académie n'avait point réclamé. En second lieu, si Louis, dans un premier mouvement, avait passé un trait de plume sur ces pages, nous avons pu constater que, postérieurement, revenant sur ces concessions, il avait biffé sur les manuscrits originaux ces mêmes traits de plume. Nous n'avons donc fait que remplir ses intentions en conservant tous ces passages et en reproduisant ces discours tels qu'ils avaient été lus. L'œuvre des envieux et des méchants n'aura donc point prévalu, et la vérité, comme toujours, aura fini par se faire jour. »

Dubois, d'Amiens, a joint à chacun des *Eloges* de Louis des notes curieuses, qui rappellent les circonstances où ils furent prononcés, circonstances quelquefois très-dramatiques, qui mettent en lumière l'état de certaines questions touchées dans les *Eloges*. Ces notes permettent en outre de suivre en détail les travaux du célèbre chirurgien.

**Éloges** (ESSAI SUR LES), par Thomas. Quoique l'auteur n'ait eu pour dessein, dans cet ouvrage, que de traiter de l'éloquence au point de vue du genre académique, le tableau déborde nécessairement le cadre, par la raison que tous les genres rentrent plus ou moins les uns dans les autres; et l'*Essai sur les éloges* est, à peu de chose près, l'histoire de l'éloquence en général. C'est l'ouvrage le plus considérable de Thomas, et celui où l'enflure du style, qui est le défaut de l'auteur, se fait le moins sentir. Il renferme des pages très-éloquentes et d'excellents aperçus.

Thomas, dans ce livre, se met au premier rang des critiques. Il y est à la fois profond penseur et peintre habile : ses jugements, le plus souvent dictés par le goût, quelquefois même par une rare sagacité, sont médités avec une attention scrupuleuse, et le coloris de ses tableaux est le fruit de savantes combinaisons. Enfin il fournit un exemple de tout ce qu'une belle âme peut ajouter au talent réuni au savoir, et de tout ce que la patience et les efforts peuvent obtenir de la nature. Marmontel déclare que l'*Essai sur les éloges* est le plus savant et le plus beau traité de morale historique. Thomas ne voulait faire, tout humblement, qu'une préface à ses *Eloges*, dont nous allons parler. On n'analyse pas un ouvrage comme l'*Essai sur les éloges*, dont le principal mérite consiste dans les détails, l'exactitude des jugements et la finesse des aperçus; il faut le lire attentivement pour en apprécier toute la valeur. Ce n'est cependant pas cet écrit qui a fait la réputation de l'auteur; peu de gens même le connaissent, tandis que tout homme un peu familier avec les classiques a lu les *Eloges* de Thomas. Rien de plus simple. Le public se laisse plutôt prendre au côté brillant qu'au côté solide; il ignore Thomas critique et philosophe; Thomas rhéteur est pour lui une notabilité. Lui-même d'ailleurs, dont le goût était loin d'être excellent, croyait fonder sa renommée sur ses *Eloges* et faisait bon marché de son *Essai*. C'est un travers remarquable chez les écrivains, qui ont presque toujours un faible pour ceux de leurs ouvrages que le public ne met pas au premier rang, comme souvent un père de famille se montre moins bienveillant pour ses autres enfants qu'envers celui qui est disgracié de la nature.

**Éloges**, par Thomas, publiés de 1759 à 1770. Ces panégyriques, que l'on peut appeler des oraisons funèbres profanes, furent proposés et couronnés par l'Académie française à une époque où l'éloquence politique n'existait pas, faute de liberté et de tribune. Thomas était né orateur; mais son éloquence, engagée dans un genre faux, bâtard, artificiel, fit fausse route. L'orateur était impuissant à mettre en correspondance intime ses idées et leur expression; de là cette feinte grandeur et cette force de convention; de là ces combinaisons qui simulent l'ampleur de la pensée; de là ce fréquent recours à des emprunts cherchés dans les arts et dans les sciences exactes, que Thomas étudiait pour les citer et non pour les savoir; de là cette affectation de déclamation qui n'avait même pas l'à-propos pour émouvoir. Les premiers *éloges* prononcés par Thomas ne valaient pas grand'chose et durent leur succès aux grands noms qui les accompagnaient : le maréchal de Saxe, le chancelier d'Aguesseau, Duguay-Trouin, Sully. Quel stimulant pour l'éloquence que d'avoir à célébrer de tels hommes, et cependant Thomas fut assez froid; les morceaux qui paraissaient le mieux touchés n'étaient que des accessoires, tels que l'histoire de la législation française dans l'*Eloge de d'Aguesseau*, la satire indirecte du gouvernement de Louis XV dans la prosopopée de l'*Eloge de Duguay-Trouin*. Thomas aimait beaucoup ces hors-d'œuvre, comme le prouve l'éloge de la solitude qui occupe une large part dans l'*Eloge de Descartes*. Dans ce dernier ouvrage, les vingt pages de la fin, où l'auteur traçait le tableau des persécutions qu'essuya la philosophie dans la personne de Descartes étaient fort belles. L'*Eloge du Dauphin* révéla un progrès : moins d'enflure, de tension et de mauvais goût; car, il faut le dire avec La Harpe, « le style de Thomas est ordinairement dur, roide, tendu, monotone : il a de la force, mais elle est pénible; de l'élévation, mais elle est emphatique; il ne sait que procéder tour à tour par de petites phrases coupées, ou par l'énumération et l'analyse. L'accumulation continuelle des termes abstraits dessèche et obscurcit sa diction, et les expressions parasites surchargent ses phrases; il a encore plus de tournures sentencieuses que de pensées, et cherche trop souvent à enfler des idées communes ou à répéter avec prétention ce qui avait été bien dit. Le terme propre et l'idée juste lui échappent fréquemment; il ne connaît ni l'art de lier ses phrases, ni celui d'enchaîner les objets dans un bel ordre, ni de passer de l'un à l'autre par des transitions heureuses, ni de faire de l'ensemble d'un discours un tissu où tout se tienne; en un mot, il est dépourvu de trois qualités essentielles au genre oratoire : de sensibilité, de variété et de grâce. » C'est pourquoi, malgré des traits brillants et énergiques, il ne fut jamais qu'un rhéteur, et non un orateur. Jamais? nous nous trompons; une fois, une seule il est vrai, Thomas a frappé juste et s'est élevé jusqu'à l'éloquence : c'est dans l'*Eloge de Marc-Aurèle*. Le cadre d'abord fut ingénieusement choisi : Thomas met l'éloge de ce roi-philosophe dans la bouche du stoïcien Apollonius, son maître et son ami, qui vient près de son cercueil pour rendre hommage à sa mémoire en présence de tout un peuple. C'est cette idée heureuse, c'est cette forme absolument neuve, qui font de l'*Eloge de Marc-Aurèle* un drame si animé, si attachant, si pathétique, et la beauté du style, si différent de la manière ordinaire de l'auteur, en fait un drame presque sublime. Un philosophe stoïcien ne connaît point l'adulation; aussi l'auteur a-t-il châtré son discours de toutes ces flatteries qui se mêlent d'habitude aux oraisons funèbres. Jamais la louange ne fut plus austère et la vérité plus simple. Apollonius retrace l'éducation sévère que reçut Marc-Aurèle, loin de Rome et de la cour, et il saisit cette occasion pour reprocher aux Romains que cette éducation mâle ne soit plus entretenue parmi eux. Il fait observer que la philosophie fut le caractère distinctif de celui qu'il pleure. Il fait connaître au peuple romain le *Précis* de la philosophie de Marc-Aurèle, qui est parvenu jusqu'à nous. Dans ce *Précis*, que l'auteur fait lire par Apollonius, il a saisi l'esprit général des ouvrages de cet empereur. Un moment de singulière beauté, c'est celui où Marc-Aurèle est représenté s'entretenant avec lui-



même, prêt à abdiquer l'empire dont le poids l'épouvante. Le songe de Marc-Aurèle, dans un autre genre, ne lui cède en rien, et l'on n'admire pas moins la fin du discours, lorsque Apollonius s'adresse à Commode : « Mais toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle, songe au fardeau que t'ont imposé les dieux; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois ou le plus juste ou le plus coupable des hommes. Le fils de Marc-Aurèle aurait-il à choisir? On te dira bientôt que tu es tout-puissant; on te trompera : les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples; écoute : quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avait sauvé Rome; quand il eut fait égorger sa femme, on loua sa justice; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide et l'on courut aux temples remercier les dieux. Ne te laisse pas non plus éblouir par des respects; si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse pas les peuples. Maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle, pardonne, je te parle au nom des dieux, au nom de l'univers qui t'est confié; je te parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne seras pas insensible à une gloire si pure. Je touche au terme de ma vie; j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre encore assez pour contempler tes vertus! Si tu devais un jour... Tout à coup Commode, qui était en habit de guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent; Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçaient Rome, il ne put achever; cet infortuné vieillard se voila le visage. La pompe funèbre, qui avait été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un profond silence; il venait d'apprendre que Marc-Aurèle était tout entier dans le tombeau. »

On voudrait supprimer ou corriger quelques phrases qui manquent de justesse et de naturel dans cet *Eloge;* mais ces taches sont rares, et une foule de beautés de premier ordre placent cet ouvrage au rang des chefs-d'œuvre de l'éloquence française. C'est, pour ainsi dire, un éclair d'inspiration que Thomas a eu dans sa vie.

**Éloges des membres de l'Académie des sciences**, par Condorcet. Condorcet succéda à Grandjean de Fouchy comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

Les académiciens loués par Fontenelle étaient morts dans la première moitié du XVIIIe siècle; mais ceux qui étaient décédés entre 1666 et 1699 n'avaient point eu de biographes. C'est parmi eux que Condorcet trouva les sujets de ses premiers éloges : Huyghens, Roberval, Picard, Mariotte, Perrault, Rœmer, tels sont les premiers que loua Condorcet.

Ces éloges sont écrits avec une connaissance parfaite des matières traitées par les académiciens, et d'un style simple, clair, naturel. Condorcet disait, en les adressant à Turgot : « Si j'avais pu y mettre un peu de clinquant, ils seraient plus à la mode; mais la nature m'a refusé le talent de rassembler des mots l'un de l'autre étonnés, hurlant d'effroi de se voir accouplés. Je m'humilie devant ceux qu'elle a mieux traités que moi. »

Quoi qu'il en soit de la modestie de Condorcet, il était un véritable écrivain, et cela de l'avis des meilleurs juges : Voltaire, d'Alembert et Lagrange.

Le 9 avril 1773, d'Alembert écrivait à Lagrange : « Condorcet méritait bien la survivance de la place de secrétaire par les excellents éloges qu'il vient de publier des académiciens morts depuis 1699. Ils ont eu un succès unanime. » — « Cet ouvrage, lui écrivait Voltaire à la date du 1er mars 1774, est un monument bien précieux. Vous paraissez partout le maître de ceux dont vous parlez, mais un maître doux et modeste. C'est un roi qui fait l'histoire de ses sujets. »

D'Alembert, écrivant à Lagrange, appelle l'éloge de Fontaine un vrai chef-d'œuvre. Voltaire disait, dans une lettre du 24 décembre 1773 adressée à Condorcet : « Vous m'avez fait passer, monsieur, une demi-heure bien agréable... Vous avez embelli la sécheresse du sujet par une morale noble et profonde... qui enchantera tous les honnêtes gens... Si vous avez besoin de votre copie, je vous la renverrai en vous demandant la permission d'en faire une pour moi. »

A l'éloge de Fontaine succéda celui non moins piquant, non moins ingénieux, non moins philosophique de La Condamine. Jusqu'en 1788, Condorcet publia beaucoup d'autres éloges, et son style s'améliora constamment. De plus en plus noble, grave, élevé, il s'accommode de plus en plus à la grandeur du sujet. L'auteur, en effet, envisage de très-haut l'histoire de l'esprit humain. Il cherche avant tout la vérité et l'utilité. Il pense que la dignité du savant se confond à un certain degré avec celle de la science. Son impartialité est absolue. Voyez plutôt ce trait de modestie dans l'éloge du géomètre Fontaine : « J'ai cru un instant, disait ce géomètre, qu'un jeune homme avec qui l'on m'avait mis en relation valait mieux que moi; j'en étais jaloux, mais il m'a rassuré depuis. » — « Le jeune homme en question, ajoute Condorcet, est l'auteur de cet éloge. »

L'éloge de Buffon est très-beau. Condorcet rend un hommage complet au grand naturaliste, quoiqu'il eût eu plus d'une fois à se plaindre de lui : « Des traits qui semblent échapper à Buffon caractérisent la sensibilité et la fierté de son âme; mais elle paraît toujours dominée par une raison supérieure; on croit, pour ainsi dire, converser avec une pure intelligence, qui n'aurait de la sensibilité humaine que ce qu'il en faut pour se faire entendre de nous et intéresser notre faiblesse. La postérité placera les ouvrages du grand naturaliste à côté des *Dialogues* des disciples de Socrate et des entretiens du philosophe de Tusculum... M. de Buffon, plus varié, plus brillant, plus prodigue d'images que les deux grands naturalistes de la Grèce et de Rome, joint la facilité à l'énergie, la grâce à la majesté. Sa philosophie, avec un caractère moins prononcé, est plus vraie et moins affligeante. Aristote semble n'avoir écrit que pour les savants, Pline pour les philosophes, M. de Buffon pour tous les hommes éclairés. »

Outre ses *Eloges des académiciens*, Condorcet a publié un *Eloge de Michel l'Hôpital*, un *Eloge de Pascal* et une *Vie de Voltaire*, où l'on retrouve les qualités habituelles de son style. Voici quelques-unes de ses réflexions sur les *Pensées* de Pascal : « Cette méthode d'aller à la raison en ébranlant d'abord l'imagination n'a qu'un inconvénient, terrible, à la vérité : c'est que l'homme intimidé qui cherche un appui dans la religion doit naturellement se jeter dans les bras de celle dont l'habitude de son enfance lui cache les absurdités et les inconséquences; aussi cette méthode est-elle surtout propre à raffermir les hommes dans leur religion, fausse ou vraie. »

Voici maintenant les noms des académiciens dont Condorcet a prononcé les éloges : La Chambre, Roberval, Frenicle, Picard, Mariotte, Duclos, Blondel, Perrault, Huyghens, Charras, Rœmer, Rohault, Bartholini, Boyle, Cellini, Cowper, Pitcarn, Flamsteed, Leuvenhoek, Cheselden, Peyssonnel, Bianchi, Muschenbroek, Lecat, Leseur, Bevis, Fontaine, La Condamine, Trudaine, de Jussieu, Bourdelin, Haller, Malouin, Linné, Jussieu, d'Arci, Lieutaud, Bucquet, Bertin, de Courtanvaux, de Maurepas, Tronchin, Pringle, d'Anville, de Bordenave, Bernouilli, de Montigny, Margraaf, Duhamel, Vaucanson, Hunter, Euler, Bezout, d'Alembert, de Tressan, de Vargentin, Macquer, Bergmann, Morand, Cassini, le comte de Milly, de Courtivron, de Praslin, Guettard, de Gua, de Paulmy, Bouvart, de Lassone, de Luynes, de Fouchy, Buffon, Franklin, Camper, Fougeroux, Fourcroy et Turgot.

Ces éloges forment les deux premiers volumes de l'édition in-8° des *Œuvres de Condorcet*, publiée en 1847 par Arago et O'Connor.

**Éloges des membres de l'Académie française**, par d'Alembert. Ces *Eloges* forment six volumes in-24, qui parurent en 1787 chez Moutard, imprimeur-libraire de la reine, de Madame, etc. Ils comprennent l'histoire des membres de l'Académie française depuis 1700 jusqu'en 1771. En tête de ces *Éloges* on trouve une préface fort remarquable, où l'auteur émet de très-justes considérations sur l'utilité des Académies et, en particulier, de l'Académie française. « Nous conviendrons sans peine qu'il est plus nécessaire à l'Etat d'avoir des laboureurs et des soldats qu'une Académie française; mais nous demanderons d'abord si, dans une nation florissante, dont toute l'Europe étudie le goût et apprend la langue, il n'est pas utile qu'il y ait un corps destiné à maintenir la pureté de la langue et du goût. Nous demanderons si la perfection de ces deux objets n'est pas essentielle aux agréments de la société, dans une nation dont la *sociabilité* fait le principal caractère, et qui a porté plus loin que toutes les autres le talent de jouir et l'art de vivre. Quand l'Académie française se bornerait à cet objet, quand elle ne serait qu'une espèce de luxe littéraire, ce serait au moins un luxe bien modeste et surtout qui ne coûte rien à l'Etat; puissions-nous en dire autant de tous les genres de luxe qu'on y tolère, ou même qui s'y voient protégés!

» Mais portons nos vues plus loin et voyons si cette compagnie ne pourrait pas être dans l'Etat quelque chose de plus qu'un simple ornement.

» L'Académie française est l'objet de l'ambition secrète ou avouée de presque tous les gens de lettres, de ceux mêmes qui ont fait contre elle des épigrammes bonnes ou mauvaises, épigrammes dont elle serait privée pour son malheur, si elle était moins recherchée. Quelques écrivains, il est vrai, affectent de mépriser cette distinction avec autant de supériorité que s'ils avaient droit d'y prétendre; on ne devinerait pas, en les lisant, sur quoi ce mépris est fondé : aussi personne n'est-il la dupe de cette morgue d'emprunt, et, si j'ose m'exprimer ainsi, de cette vanité *rentrée*, qui, pour se consoler de l'indifférence qu'on lui montre, feint de repousser ce qu'on ne pense point à lui offrir. »

Les éloges de d'Alembert sont au nombre de soixante-quinze; ils ont été publiés par les soins de Condorcet, que d'Alembert avait chargé de ce dépôt précieux. On trouve dans ces morceaux le style ferme et orné tout à la fois, quelquefois familier, toujours élégant et spirituel, et néanmoins varié de ton et d'allures qui distingue l'illustre écrivain. Ajoutons-y une sévère impartialité qui n'empêche pas la modération. D'Alembert n'est pas toujours de l'avis de ceux qu'il loue; mais, tout en combattant leurs opinions sans détour, il sait rendre hommage à leurs talents. Il dit lui-même qu'il a quelquefois emprunté le style des différents académiciens. A chaque éloge sont jointes des notes détaillées pleines de faits et de revélations curieuses, intéressantes à plus d'un titre pour l'histoire littéraire.

Voici les noms des écrivains dont d'Alembert a fait l'éloge : Massillon, Boileau-Despréaux, l'abbé de Saint-Pierre, Bossuet, l'abbé Dangeau, de Sacy, Lamotte-Fénelon, l'abbé de Choisy, Destouches, Fléchier, Crébillon, le président Rose, Clermont-Tonnerre, Segrais, Charpentier, Cambon, Charles Perrault, Testu de Mauroy, Jacques Testu, Cousin; Colbert, archevêque de Rouen; Verjus, comte de Crécy; Régnier Desmarais; Chamillart, évêque de Senlis; l'abbé de Clérembault, Callières, l'abbé d'Estrées, Abeilie, le marquis de Mimeuse, l'abbé Genest; Huet, évêque d'Avranches; La Monnoye, La Chapelle, Campistron, l'abbé Fleury, le président de Mesmes, l'abbé de la Roquette, Caumont, le duc de La Force, Nesmond, La Rivière, La Faye, le duc de Villars, Jacques Adam, Malet, Portail; Rabutin, le maréchal d'Estrées; le duc de La Trémouille, l'abbé Dubos, Gédoyn, le président Bouyer, Mougin, l'abbé Girard, Terrasson, Languet, Rivelle de La Chaussée; Suriau, évêque de Vence; Montesquieu; Fontenelle, le cardinal de Soubise; Boissy, Vauriol, Mirabaud, de Saint-Cyr, Seguy, le maréchal de Belle-Isle, Marivaux, l'abbé d'Olivet, Trublet, Moncrif, Alary.

Ces éloges sont d'une étendue variable, proportionnée à l'importance des personnages. Nous allons en donner ici quelques extraits, qui montreront la manière piquante et incisive du célèbre géomètre, en même temps que son habileté à juger équitablement les hommes, tout en restant fort éloigné de leur manière de voir et de penser. « Avec une âme noble, active, pleine de force et de chaleur, avec un caractère ferme et impétueux, et surtout avec des talents éminents, on peut juger si Bossuet eut des ennemis. Peut-être avait-il le défaut de faire trop sentir aux talents médiocres cette supériorité qui les écrasait; trop sûr de terrasser pour se croire obligé de plaire, il négligeait de tempérer l'éclat de sa gloire par une modestie qui la lui aurait fait pardonner. Mais Bossuet, dont l'âme était assez grande pour être simple, réservait sans doute la simplicité pour le fond de son cœur, et croyait trop au-dessous de lui de se parer aux yeux de ses ennemis d'une vertu qu'ils auraient accusée de n'être que le masque de l'orgueil. Sa noble fierté reçut plus d'une fois à la cour, non des coups violents que la calomnie n'eût osé lui porter, mais des attaques indirectes, moins hasardeuses pour la main lâche de l'envie. Il présentait un jour à Louis XIV le P. Mabillon comme *le religieux le plus savant de son royaume... — Ajoutez et le plus humble*, dit l'archevêque de Reims, Le Tellier, qui prétendait faire une épigramme bien adroite. » Voici un passage non moins curieux de l'éloge de Charles Perrault. C'est à propos de la querelle des anciens et des modernes : « L'humeur de Despréaux contre son antagoniste refluait jusqu'à l'Académie, qui aurait dû, selon lui, faire subir à l'hérésiarque une punition exemplaire, mais qui, se bornant à rendre aux anciens l'hommage qui leur est dû, croyait devoir laisser à ses membres la liberté de les apprécier à leurs risques et périls. L'implacable vengeur de l'*Iliade* prétendait que la compagnie, en ne fermant pas la bouche à Charles Perrault, en lui laissant même ses portes ouvertes, opinait plus scandaleusement que lui contre les anciens, et surtout, disait-il, contre le bon sens, à qui elle en voulait comme à un ancien beaucoup plus ancien qu'Homère et Virgile; il ajoutait, dans l'impétuosité de sa colère, qu'il fallait changer la devise de l'Académie et mettre à la place une troupe de singes qui se miraient dans une fontaine, avec ces mots : *Sibi pulchri* (charmants pour eux-mêmes). L'Académie ne fit que rire de ces incartades poétiques, et donna du moins au satirique l'exemple du sang-froid qu'il est un peu fâcheux de perdre pour de pareils objets.

» On assure que le fiel de Despréaux contre l'auteur du *Poëme de Louis le Grand* avait une cause secrète, plus puissante que son dévouement pour les anciens : il était piqué, dit-on, de ce qu'en célébrant dans ce poëme le grand Corneille, qui en était bien digne, on avait affecté de ne pas dire un mot de l'auteur de *Phèdre* et d'*Iphigénie*. Il y a quelque apparence que Despréaux n'était guère plus satisfait du silence qu'on avait gardé à son égard dans ce poëme... »

Dans l'éloge de l'abbé Fleury, le digne auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, nous trouvons les fines paroles que voici : « Comme la foi est un don de Dieu qui n'est pas accordé à tous, la religion peut trouver des incrédules; mais, si elle trouve des ennemis, c'est la faute de ceux qui la défendent avec des armes qu'elle réprouve. Il serait très-utile de faire pour cette espèce d'hommes l'ouvrage dont un sage de nos jours a déjà donné le titre : *Nécessité de la conversion des dévots.* Nous leur offrirons (en attendant ce livre) un moyen facile et non suspect de parvenir, pour leur bonheur et celui des autres, à cette conversion si nécessaire et si désirée; ils feront peut-être plus de prosélytes et ils auront à coup sûr moins d'adversaires. » Tous les éloges de d'Alembert contiennent de pareils traits.

**Éloges historiques**, par Vicq-d'Azyr. Ces éloges furent prononcés par Vicq-d'Azyr, de la Société royale de médecine, dont il était le secrétaire. Cette compagnie, qui devait être plus tard l'Académie de médecine, ayant accueilli dans son sein tous les savants qui pouvaient l'éclairer, Vicq-d'Azyr avait besoin de posséder un savoir encyclopédique pour suffire à la tâche d'apprécier tant de travaux si divers. Il a prononcé dans cette Société les éloges des savants dont les noms suivent : Cusson, Duhamel, Linné, Bergmann, Bucquet, Macquer, Poulletier de La Salle, Scheele, Spielmann, Watelet, Vergennes, Arnauld de Nobleville, Barbeu-Dubourg, Bouillet, Fothergill, Gaubuis, Girod, Haller, Hunter, Lamure, Lefèvre-Dehay, Leroy, Lieutaud, Lobstein, Lorry, Macbride, Maret, Navier, Pringle, Sanchez, Serras, Stoll, Targioni, Van Doevren. Ces éloges forment les trois premiers volumes de l'édition des *Œuvres* de Vicq-d'Azyr, donnée en 1805 par Moreau, de la Sarthe (6 vol in-8°).

Vicq-d'Azyr, il faut le confesser, est bien plus grand naturaliste que panégyriste. Il a composé la plupart de ses éloges avec trop de partialité, et a, en général, beaucoup trop loué les savants dont il a eu à parler. Tout est pour lui sujet d'admiration, et il parle sur le même ton des savants inconnus et des savants illustres, des grandes découvertes et des observations insignifiantes. Son style n'est pas non plus d'un mérite supérieur. Voici ce qu'il nous dit de Lorry, dont il nous raconte les premières années : « Ce n'est plus ce jeune homme tenant successivement la plume et le pinceau, récitant Horace, jouant avec Ovide et s'amusant de cette belle mythologie grecque qui peuple le ciel... Astruc et Ferrein sont devenus ses maîtres... Puis arrive le silence morne et sombre qui règne dans les hôpitaux, etc. »

Vicq-d'Azyr est imbu des idées de son époque. Il parle sans cesse d'humanité et de vertu. Dans ses éloges, tous les hommes sont sensibles, ils aiment tous la nature et la liberté.

Les défauts dont nous venons de parler sont surtout accentués dans les premiers éloges de Vicq-d'Azyr. Il s'en est graduellement corrigé et ses derniers écrits sont moins défectueux. Vicq-d'Azyr y fait preuve d'un esprit éminemment philosophique et profondément judicieux. Il a sainement apprécié la valeur des éloges littéraires. « Les Académies, dit-il, en arrêtant que l'éloge de chacun de leurs associés sera prononcé après sa mort, ont pris l'engagement de ne choisir pour membres que des personnes à l'éloge desquelles le public puisse applaudir. Cet usage a pour but d'exciter l'émulation et d'honorer le talent. Mais ces motifs, qui tiennent à l'amour-propre des particuliers ou à celui des corps ne sont pas les plus pressants que l'on puisse indiquer pour faire connaître jusqu'à quel point les éloges académiques sont ou peuvent devenir utiles. Où trouve-t-on réunis avec plus d'abondance des matériaux pour l'histoire de l'esprit humain? Ce ne sont pas seulement des résultats que l'on y présente : on y expose la marche des idées et l'enchaînement des expériences; l'invention et la méthode même des inventeurs y sont tracées; on y voit le génie sous toutes les formes et dans toutes les positions, aux prises avec la nature et avec la fortune, toujours sublime, parce qu'il l'est partout et que, dans les sciences comme dans les lettres, on ne peut l'être que par lui. »

Ces réflexions sont très-justes, mais ce qui ne l'est point et ce qui pourrait bien être une illusion grossière, c'est la prétention qu'a Vicq-d'Azyr de saisir chez les grands hommes l'idée qui a dû être le principe de leur conduite et le mobile de leurs travaux. L'auteur s'ingénie à trouver une idée différente chez chacun des savants dont il parle. Chez Fothergill, c'est l'amour de l'humanité; chez Haller, l'amour de la gloire; chez Linné, l'amour de la nature; chez Lorry, la sensibilité profonde; Macquer porte dans la chimie la méthode et la clarté; Spielmann, l'érudition; Bergmann, la précision du calcul; Scheele, l'intuition divinatrice; Gaubuis et Van Doevren, dignes élèves de Boerhaave, firent briller dans la chaire l'éclat d'un savoir profond et d'une littérature étendue; Hunter étala dans l'étude des sciences et des lettres le luxe d'une grande fortune; Macbride et Pringle appliquèrent la physique à la médecine; Lieutaud mit de la précision dans l'anatomie; Bucquet mourut dévoré par la soif des connaissances et par le désir des succès, etc.

Tels sont les éloges prononcés par Vicq-d'Azyr à la Société royale de médecine. Ils seront toujours consultés avec fruit par ceux qui s'intéressent à l'histoire des sciences. Les éloges de Lobstein, de Hunter et de Haller surtout sont pleins de documents utiles pour le biologiste et pour le médecin.

**Éloges historiques** *lus dans les séances publiques de l'Institut royal de France*, par Georges Cuvier. Ces éloges ont été publiés d'abord en 2 vol. in-8° (Strasbourg, Levrault, 1819), puis un troisième volume parut en 1827.